

## TRANSLATION DES RELIQUES DE S. ROCH

*Dimanche 13 novembre 2022*

Nous célébrons ce matin la solennité de la translation des reliques de S. Roch, normalement fixée au dernier dimanche de l'année liturgique. Qu'un dimanche, où l'on célèbre la résurrection du Seigneur, s'efface ainsi peut interroger. C'est que les reliques des saints revêtent une grande importance dans l'intelligence et l'expression de notre foi. Les textes de la messe l'ont assez souligné : elles illustrent, si l'on peut dire, notre espérance en la résurrection. Les diocèses de France y consacraient autrefois une fête générique, le 5 novembre. Cette fête était suivie le lendemain par la dédicace des églises autres que les cathédrales. Rapprochement significatif qui nous fait entrer dans le mystère que constitue la vénération des reliques. D'un côté nous avons la dédicace, avec ses rites si expressifs, qui manifeste le lien symbolique entre le bâtiment de pierres taillées accueillant la foule des fidèles et l'Église faite de pierres vivantes formant toutes ensemble le Corps du Christ. De l'autre, nous avons les corps des saints sur lesquels ces mêmes édifices de pierre ont été construits et où les fidèles qui viennent s'y assembler s'inspirent de leur exemple et avant tout de leur martyre. Car les premiers saints sont les martyrs. Aux commencements de l'Église, être disciple, c'est imiter le Christ en sa passion. S. Ignace d'Antioche, condamné au supplice des fauves, écrivait aux chrétiens de Rome : « C'est maintenant que je commence à être un disciple. Que rien ni personne ne m'empêche de rejoindre le Christ ». Les premières églises chrétiennes sont nées du culte des martyrs, fidèles reflets du Crucifié. Une église, qui porte le *titulus* d'un saint, c'est avant tout une *memoria*, conservant les restes du martyr, vénérés dans une *confessio* ménagée en crypte sous l'autel. Il suffit de visiter les basiliques romaines pour se le rappeler.

Plus tard, lorsqu'on construisit d'autres églises, on conserva ce lien. On déposa des restes de martyrs dans une encoche, appelée significativement « tombeau », située au milieu de la pierre fixée sur chaque autel. Pratique doublement symbolique. L'autel de bois ou de pierre rappelle la croix, où le Christ s'offrit en sacrifice. La pierre fixée en son milieu le représente, lui, la pierre angulaire, pierre de fondation de tout l'édifice, pierre ointe du saint-chrême, symbole de son onction messianique, pierre marquée de 5 croix, symbole des 5 plaies de la crucifixion. Les reliques des martyrs enchâssées dans la pierre d'autel font le lien, à travers le temps et partout dans l'espace, entre d'un côté le sacrifice offert une fois pour toutes au Calvaire et les multiples lieux et moments où il est actualisé par la célébration sacramentelle de la messe. Ainsi, entre le Christ crucifié du Golgotha et l'hostie où il est présent ressuscité aujourd'hui, il y a la médiation de tous ceux qui l'ont suivi et qui nous disent par leur exemple que nous avons à imiter ces imitateurs comme nous y exhorte S. Paul lui-même (1 Cor 11, 1), lui qui « n'aurait pas combattu contre les bêtes à Ephèse » s'il n'avait pas cru en la Résurrection.

Nos églises ne renferment pas que les reliques enchâssées dans les autels. On en trouve bien d'autres, pas toutes relatives au martyr rouge, celui du sang. Bien des églises ont été édifiées comme *memoria* d'un saint qui a illustré la région, un ermite ou un évêque par exemple. Transmetteur ou illustrateur de la foi pour un peuple, il est invoqué en retour par les descendants de ceux qui progressèrent dans la vie chrétienne à cause de lui. Avec la multiplication des formes de sainteté chaque corps de la société trouvait un protecteur tout désigné. Ce qui conduisit à des translations de reliques. Et à une époque où les calamités naturelles ne manquaient pas, on honorait d'autant plus ceux qui les avaient subies et dont on pensait que du ciel ils pouvaient les conjurer.

Notre S. Roch entre dans cette catégorie. Étudiant en médecine, il partit pour Rome et en chemin soigna des malades de la peste, maladie à laquelle qu'il finit par contracter. Malgré sa fin prématurée ou plutôt à cause d'elle – comme témoignage d'une charité héroïque – il fut invoqué contre la terrible maladie dont les épidémies décimaient périodiquement l'Europe. Face à ces menaces, de nouveau actuelles, il faut répondre bien sûr par les moyens que procure la technique mais aussi par des remèdes surnaturels. Là encore les reliques ont leur rôle à jouer. Ce sont des médiations par lesquelles Dieu peut intervenir moyennant l'intercession du saint concerné. Cela choque probablement nos esprits rationalistes, épris d'universalisme. Mais justement le christianisme est la religion de l'incarnation, et donc où le singulier, voire l'involontaire, a sa part. Songeons à ce passage de S. Luc où une femme est guérie en touchant le manteau que porte Jésus (Lc 8, 44). Ou bien ces guérisons rapportées dans les Actes : application d'un linge ayant touché S. Paul (Ac 19, 12) ou bien même par l'ombre des apôtres au Temple (Ac 5, 15). De là à accorder aux reliques des saints une puissance tutélaire ou thérapeutiques, il n'y avait qu'un pas. Avec parfois des excès qui n'étaient pas sans rappeler la conception païenne de la religion où la divinité était enfermée dans l'image la représentant. Posséder son effigie, c'était, mécaniquement, la mettre à son service, un peu comme la lampe d'Aladin. Les saints, par leurs reliques, auraient été autant de touches à actionner sur le clavier de nos besoins humains, et cela non sans magie ou superstition.

L'Église n'a jamais entendu leur culte de cette manière, réagissant donc contre les excès. Les saints ne sont pas là pour nous dispenser de notre mission, à la fois temporelle et spirituelle. Au contraire, par leur exemple ils sont là pour nous y presser. Et leurs reliques, parce qu'elles touchent nos sens, nous font passer de l'abstrait au concret. Tel dont je lis l'histoire, j'en vois les restes mortuaires. Ces restes nous rappellent leur présence sur terre ; ils nous disent qu'ils se soucient toujours de nous ; ils sont une invitation au respect, mieux, à l'action de grâces.

C'est ce qu'avaient bien compris les premiers chrétiens. Le corps de S. Cyprien, le grand évêque de Carthage, décapité en 258, fut « transporté avec des cierges et des torches dans la joie d'un véritable triomphe » écrit un témoin de sa passion. Et un siècle plus tôt, lorsque S. Polycarpe de Smyrne, disciple de S. Jean, eut péri sur le bûcher, voici ce que rapportèrent les chrétiens qui assistèrent à son supplice : « Nous recueillîmes ses os, plus chers à nos yeux que toutes les pierres précieuses et plus estimables que l'or, et nous les déposâmes en un lieu convenable. Et quand nous nous réunirons là, autant que nous le pourrons, dans l'allégresse et la joie, le Seigneur nous permettra de célébrer le jour anniversaire de son martyre, en mémoire de ceux qui ont déjà combattu et pour exercer et préparer ceux qui le feront à l'avenir ». Tout est dit. Que les saints, rendus tangibles par leurs reliques, nous entraînent par leur exemple et leur intercession au bon combat de la foi ! Qu'ils nous consolent aussi de tout ce qui défigure aujourd'hui, comme hier d'ailleurs, le beau visage de l'Église purifiée dans le sang du Christ. Les saints sont la joie de Dieu. Comme dit un psaume, « Que la joie du Seigneur soit notre rempart ». C'est ce que nous souhaitait tout à l'heure le cardinal Vingt-Trois, à l'occasion de son 80<sup>e</sup> anniversaire...